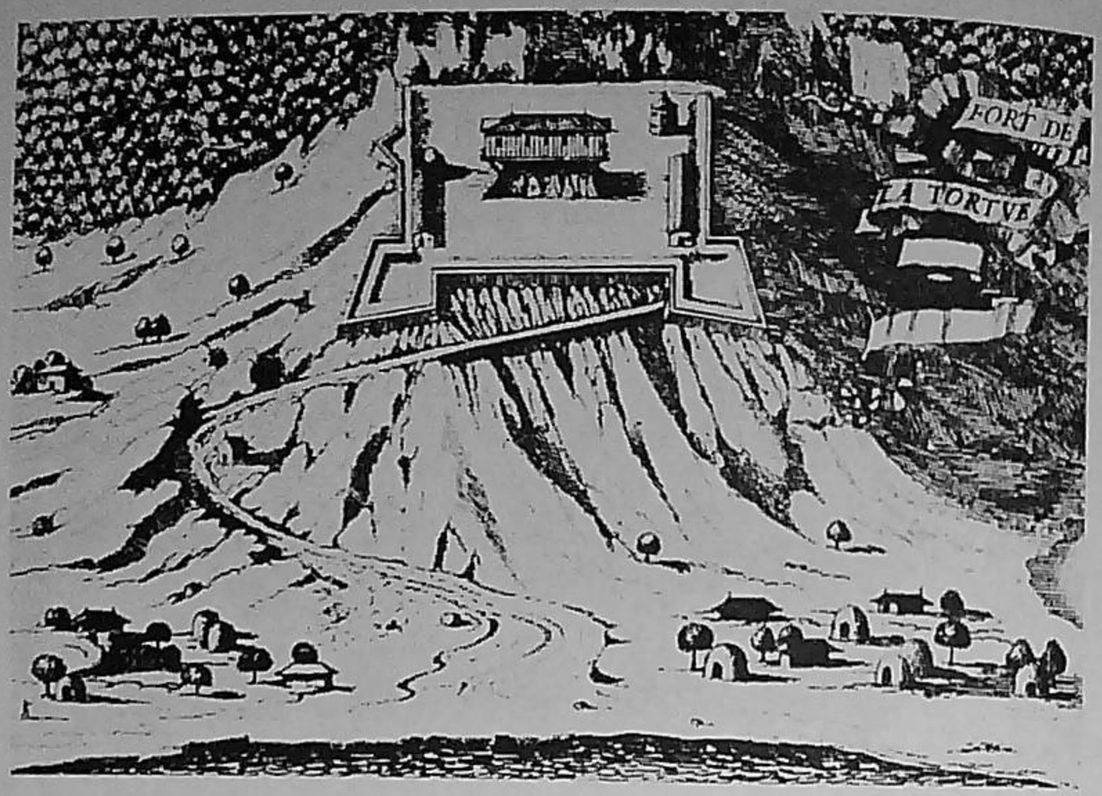
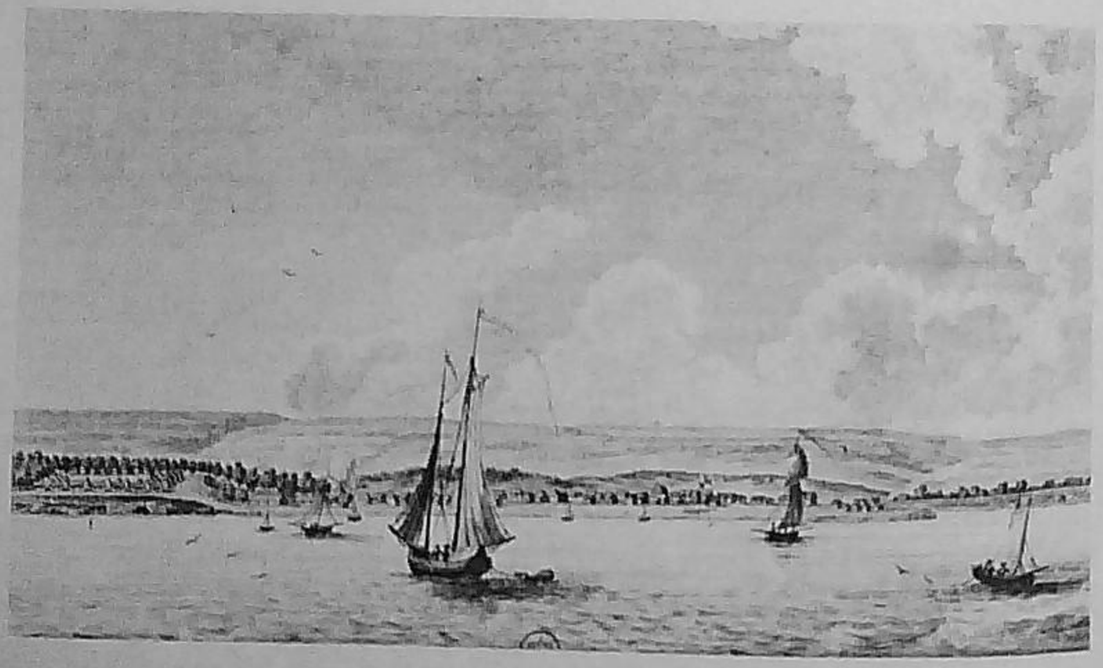


L'île de la Tortue était un rocher formidable, presque inaccessible, situé au nord-ouest d'Haïti. Il offrait aux flibustiers un abri sûr dans lequel ils pouvaient trouver refuge et cacher leur butin. (Musée de la Marine)

C'est sur l'île de Saint-Domingue, alors possession des Espagnols, que les premiers aventuriers vinrent chasser les bœufs et les cochons sauvages, dont ils rôtissaient et séchaient la viande. Cette industrie du boucanage est à l'origine du surnom de « boucaniers » qui les rendit célèbres. (Bibl. Nat.)



La vie extraordinaire des flibustiers

PAR JEAN MERRIEN

Au XVII^e siècle, la vie des flibustiers n'a rien à voir avec celle que mènent les marins ordinaires. Ces aventuriers des mers, formant des bandes de 50 à 150 hommes, bravaient les récifs et les intempéries de la mer des Antilles et livraient aux vaisseaux espagnols un combat sans merci. Les « keys », ces îlots à demi noyés du sud de la Floride, leur offraient des abris impénétrables où ils défiaient toute poursuite. Dans ces îlots, ils enterraient leurs trésors et plus d'un y est encore dont le propriétaire a disparu dans quelque tempête ou dans quelque abordage malheureux. Nous sommes très proche de l'univers de l'« Ile au Trésor » de Stevenson ou du « Scarabée d'Or » d'Edgar Poe. Jean Merrien, auteur d'une passionnante Vie Quotidienne des marins au temps du Roi-Soleil *parue chez Hachette, nous restitue l'atmosphère qui régnait à bord des vaisseaux des « Frères de la Côte » et nous brosse les portraits de certains de ces pirates audacieux qui défrayèrent la chronique de leur temps et dont l'histoire a conservé le nom : le Dieppois Pierre le Grand, Mombars « l'exterminateur », ou Pierre Franc ce marin dunkerquois qui n'eut pas beaucoup de chance... et qui fut obligé de travailler de ses mains.*

La vie quotidienne des flibustiers (1), très différente de celle des autres marins, ne nous est en vérité connue que par une seule source : le livre célèbre d'un protestant honfleurois (et non pas hollandais, comme on le crut du fait que son ouvrage fut édité en cette langue). A. O. Exmelin, qui fut d'abord boucanier puis chirurgien de bord et qui, pour notre bonheur, se révéla un écrivain de grande valeur et véracité (2).

Il serait donc ridicule de le paraphraser, et dommage de le résumer.

Rappelons simplement l'origine de la flibuste :

(1) La flibuste dura des environs de 1630 jusqu'aux années suivant l'affaire de Carthagène (1697). Après une période extrêmement libre (jusqu'en 1638) qui vit se créer ses coutumes particulières, elle dépendit des gouverneurs de la Tortue, d'abord privés, mais reconnus par le roi (et lui versant sa part), Le Vasseur, du Rausset, puis nommés par la Compagnie des Indes, propriétaire, Ogeron (1665-1676), de Pouancey, neveu du précédent (1676-1683), de Cussy (1683-1691) sous lequel elle fut officiellement supprimée... mais non les 3 000 flibustiers, qui devinrent alors quelque peu pirates. Elle fut aisément ressuscitée sous le gouvernement de J.-B. du Casse pour la célèbre expédition de Carthagène, menée en escadre commune avec les vaisseaux du roi, en 1696, qui fut à la fois son apothéose et

Sur la grande île espagnole d'Hispaniola (Saint-Domingue) avaient proliféré des cochons domestiques revenus à l'état sauvage (« marrons ») et des bœufs. Des aventuriers de diverses nations, surtout français, vinrent les chasser; ils fumaient la chair au *boucan,* d'où boucaner, *boucaniers,* nom qu'on leur donna. Mais il fallait vendre les peaux : ils en firent commerce par l'île de la Tortue, toute proche et, pour cela, eurent des pirogues. Comme tous, en outre, étaient d'origine maritime, certains prirent le large pour aller attaquer les comptoirs espagnols et se distinguèrent en se nommant en hollandais *vrij buiters,* « libres butineurs », d'où fribustier, *flibustier.* D'abord pirates (sans déshonneur, puisqu'on était en guerre), ils jugèrent cependant plus sage, pour éviter la corde, de se faire reconnaître par les gouverneurs de la Tortue. Les Espagnols ayant détruit le gibier pour tenter de se débarrasser des boucaniers, ceux-ci se firent à leur tour flibustiers, et cette catégorie devint la plus nombreuse.

Enfin, aidés par ces gouverneurs, certains se fixèrent sur la petite île de dépendance française, se faisant cultivateurs ou commerçants; ce furent les *habitants.*

Entre ces trois rameaux issus du même tronc, s'était créée, et demeura une association très étroite, dite des *Frères de la Côte,* terme correspondant à des règles de fraternité bien précises.

Parler des « habitants » et des « boucaniers » sortirait de notre sujet. Qu'on voie seulement ces derniers, par la plume d'Exmelin (nous transcrivons la traduction en français moderne), proposer des cochons au navire de notre auteur arrivant aux Antilles :

Vint à nous un canot où il y avait six hommes (...) Ils n'avaient pour tout habillement qu'une petite casaque de toile et un caleçon qui ne leur venait qu'à moitié de la cuisse. Il fallait regarder de près pour savoir si ce vêtement était de toile ou non, tant il était imbibé de sang. Ils étaient basanés; quelques-uns avaient les cheveux hérissés, d'autres noués; tous avaient la barbe longue, et portaient à leur ceinture un étui de peau de crocodile, dans lequel étaient quatre couteaux avec une baïonnette.

Voilà le boucanier; même sur l'eau, il reste un... boucher.

Une organisation très au point

Et voici le flibustier uniquement marin. On remarquera la façon fort astucieuse de se procurer des navires de plus en plus grands — et à quel point ces « aventuriers » sont policés. Or il ne s'agit pas ici de théorie, mais de pratique observée sur le vif.

Ils s'associent quinze ou vingt ensemble, tous bien armés d'un fusil de quatre pieds de canon, tirant une balle de seize à la livre, et ordinairement d'un pistolet ou deux à la ceinture, tirant une balle de vingt à vingt-quatre à la livre; avec cela ils ont un bon sabre ou coutelas. La société étant formée, ils choisissent un d'entre eux pour chef, et s'embarquent sur un canot, qui est une petite nacelle d'une seule pièce, faite du tronc d'un arbre, qu'ils achètent ensemble, à moins que celui qui est le chef ne l'achète seul, à condition que le premier bâtiment qu'ils prendront sera à lui en propre. Ils amassent quelques vivres pour subsister depuis l'endroit d'où ils partent jusqu'au lieu où ils savent qu'ils en trouveront et ne portent pour toutes hardes qu'une chemise ou deux et un caleçon. Dans cet équipage, ils vont se présenter devant quelque rivière ou port espagnol, d'où ils prévoient qu'il doit sortir des barques (3) et dès qu'ils en découvrent quelqu'une, ils sautent à bord et s'en rendent les maîtres. Ils n'en prennent point sans y trouver des vivres et des marchandises que les Espagnols négocient entre eux, et moyennant cela ils s'accommodent et trouvent de quoi se vêtir.

Si la barque n'est pas en bon état, ils vont la caréner dans quelque petite île, qu'ils nomment Caye et ils se servent des Espagnols qu'ils y trouvent pour faire cet ouvrage; car ils ne travaillent que le moins qu'ils peuvent. Pendant que les Espagnols raccommodent la barque, les flibustiers se réjouissent de ce qu'ils y ont trouvé et en partagent les marchandises également. Lorsqu'elle est en état, ils laissent aller leurs prisonniers et retiennent les esclaves, s'il y en a. S'il n'y en a point, ils gardent un Espagnol pour faire la cuisine; après quoi ils assemblent leurs camarades, afin de fournir leur équipage et d'aller en course. Quand ils se trouvent trente ou quarante, selon le nombre qu'ils ont concerté et la grandeur de leur barque, ils pensent à l'avitailler, et ils le font sans débourser d'argent. Pour cela ils vont en certains lieux épier les Espagnols qui ont des corals ou parcs pleins de porcs, ils forcent ceux qu'ils peuvent surprendre à leur apporter deux ou trois cents porcs gras, plus ou moins selon qu'ils en ont besoin; et sur leur refus ils les pendent, après leur avoir fait souffrir mille cruautés.

Pendant que les uns salent ces porcs, les autres amassent du bois et de l'eau pour le voyage et, tous étant convenus d'une commune voix du port où ils iront, ils font un accord, qu'ils nomment entre eux « chasse-partie » (charte partie, c'est-à-dire document partagé), pour régler ce qui doit revenir au capitaine, au chirurgien et aux estropiés, chacun selon la grandeur de son mal. L'équipage choisit cinq ou six des principaux avec le chef ou capitaine, pour faire cet accord, qui contient les articles suivants :

1° Dans le cas que le bâtiment est commun à tout l'équipage, on stipule qu'ils donneront au capitaine le premier bâtiment qui sera pris et son lot comme aux autres; mais si le bâtiment appartient au capitaine, on spécifie qu'il aura le premier qui sera pris, avec deux lots, et qu'il sera obligé de brûler le plus méchant (mauvais) des deux, ou celui qu'il monte, ou celui qu'on aura pris; et en cas que le bâtiment qui appartient à leur chef soit perdu, l'équipage sera obligé de demeurer avec lui, aussi longtemps qu'il faudra, pour en avoir un autre;

2° Le chirurgien a deux cents écus pour son coffre de médicaments, qu'on fasse quelque prise ou non, et, outre cela, si on en fait une, il a un lot comme les autres. Si on ne le satisfait pas en argent, on lui donne deux esclaves;

3° Les autres officiers sont tous également partagés, à moins que

---

sa fin. Voir notre ouvrage.

(2) Le père Labat, dominicain missionnaire à la Martinique et à la Guadeloupe à la fin de la flibuste (1693) confirme entièrement Exmelin; il est vrai... que ses descriptions sont tirées du livre de celui-ci !

On orthographie souvent Oexmelin, par agglutination de l'initiale du second prénom, ou Esquemelin, en anglais Esquemeling.

(3) Il s'agit ici de bâtiments de 20 à 25 mètres de long (comme un thonier moderne), 6 à 7 mètres de large, gréés d'un seul mât très haut à voile bermudienne (l'ancêtre du marconi de nos yachts), c'est-à-dire triangulaire, à gui très long. Un grand boute-hors porte le trinquenin (d'où trinquette), qui est un foc. Gréement remarquable pour remonter au vent, donc pour chasser.

quelqu'un ne se soit signalé; en ce cas, on lui donne d'un commun consentement une récompense;

4° Celui qui découvre la prise qu'on fait a cent écus;

5° Pour la perte d'un œil, cent écus ou un esclave;

6° Pour la perte des deux, six cents écus ou six esclaves (4);

7° Pour la perte de la main droite ou du bas droit, deux cents écus ou deux esclaves;

8° Pour la perte des deux, six cents écus ou six esclaves;

9° Pour la perte d'un doigt ou d'une oreille, cent écus ou un esclave;

10° Pour la perte d'un pied ou d'une jambe, deux cents écus ou deux esclaves;

11° Pour la perte des deux, six cents écus ou six esclaves (5);

12° Lorsqu'un flibustier a une plaie dans le corps qui l'oblige de porter une canule, on lui donne deux cents écus ou deux esclaves;

13° Si quelqu'un n'a pas perdu entièrement un membre, et qu'il soit simplement privé de l'action, il ne laisse pas d'être récompensé, comme s'il l'avait perdu tout à fait. Ajoutez à cela qu'il est au choix des estropiés de prendre de l'argent ou des esclaves, pourvu qu'il y en ait.

La chasse-partie étant ainsi arrêtée, elle est signée des capitaines et des principaux qui ont été choisis pour la faire. Ensuite tous ceux de l'équipage s'associent deux à deux, afin de se solliciter l'un l'autre, en cas qu'ils soient blessés ou qu'ils tombent malades. Pour cet effet, ils passent un écrit sous-seing privé, en forme de testament, par lequel, s'il arrive que l'un des deux meure, il laisse à l'autre le pouvoir de s'emparer de tout ce qu'il a. Quelquefois ces accords durent toujours entre eux, et quelquefois aussi ce n'est que pour le temps du voyage (6).

Tout étant ainsi disposés, ils partent (...).

Pour ce qui est des Honduras, il n'y a qu'une saison de l'année où l'on puisse attendre la patache; mais comme ce n'est pas une chose bien sûre, ils n'y vont que rarement. Les plus riches prises qui se fassent en tous ces endroits sont les bâtiments (espagnols) qui viennent de la Nouvelle-Espagne par Maracaïbo, où l'on trafique le cacao, dont se fait le chocolat. Si on les prend lorsqu'ils y vont, on leur enlève leur argent; si c'est à leur retour, on profite de tout leur cacao. Pour cela, on les épie à la sortie du cap de Saint-Antoine et de celui de Catoche, ou au cap de Corintes, qu'ils sont toujours obligés de venir reconnaître.

A l'égard des prises qu'on fait à la côte de Caracas, ce sont des bâtiments qui viennent d'Espagne, chargés de toutes sortes de dentelles et d'autres manufactures.

Ceux qu'on prend au sortir de La Havane sont des bâtiments chargés d'argent et de marchandises pour l'Espagne, comme cuirs, bois de Campêche, cacao et tabac. Ceux qui partent de Carthagène sont ordinairement des vaisseaux qui vont négocier en plusieurs petites places, où ceux de la flotte d'Espagne ne touchent point.

Une amitié indéfectible

Pendant que les aventuriers sont en mer, ils vivent dans une grande amitié les uns des autres et ils s'appellent tous frères de la côte. Ils nomment leur fusil, leur arme. Quand deux d'entre eux rencontrent une belle femme, pour éviter la contestation qu'elle ferait naître, ils jettent à croix-pile à qui l'épousera. Celui que le sort favorise l'épouse, mais son camarade sera reçu à la maison : cela s'appelle *matelotage*.

Tant qu'ils ont de quoi, ils se traitent humainement, chacun fait son devoir sans murmurer et sans dire « j'en fais plus que celui-là ». Le matin, sur les dix heures, le cuisinier met la chaudière sur le feu pour cuire de la viande salée dans l'eau douce, ou, à défaut de celle-ci, dans l'eau de mer. En même temps, il fait bouillir du gros mil battu jusqu'à ce qu'il devienne épais comme du riz cuit; il prend la graisse de la chaudière à la viande pour la mettre dans ce mil, et dès que cela est fait, il sert le tout dans des plats. L'équipage s'assemble au nombre de sept pour chaque plat. Le capitaine et le cuisinier sont ici sujets à la loi générale, c'est-à-dire que, s'il arrivait qu'ils eussent un plat meilleur que les autres, le premier venu est en droit de le prendre et de mettre le sien à la place; et il en est de même d'un officier. Cependant, malgré cela, un capitaine aventurier sera plus considéré qu'aucun capitaine de guerre sur navire du Roi.

Car les aventuriers lui obéissent très exactement dès le moment qu'ils l'ont élu. Mais s'il arrive qu'il leur déplaise, ils conviennent entre eux de le laisser dans une île déserte, avec son arme, ses pistolets et son sabre; et, sept ou huit mois après, s'ils en ont besoin, ils vont voir s'il est encore en vie.

On fait ordinairement deux repas par jour sur les vaisseaux aventuriers, quand il y a assez de vivres; sinon, on n'en fait qu'un. On prie Dieu à l'entrée du repas. Les Français, comme catholiques, disent le cantique de Zacharie, le *Magnificat* et le *Miserere*. Les Anglais comme prétendus réformés, lisent un chapitre de la Bible ou du Nouveau Testament, et récitent des Psaumes (...).

Lorsque les aventuriers découvrent quelque vaisseau ils lui donnent aussitôt la chasse pour le reconnaître; on dispose le canon, chacun prépare ses armes et sa poudre, dont il est toujours le maître et le gardien. Pour ce qui est de la poudre à canon, elle s'achète aux dépens de tout l'équipage; quelquefois le capitaine l'avance et, si on l'a prise sur quelque vaisseau ennemi, l'équipage est exempt d'en rien payer. Lors donc qu'ils découvrent quelque vaisseau, s'il est espagnol, on fait la prière, comme dans la plus juste guerre du monde, et on demande à Dieu avec ardeur de remporter la victoire et de trouver de l'argent; après cela, chacun se couche sur le ventre sur le tillac et il n'y a que celui qui conduit le navire qui soit debout et qui agisse avec deux ou trois autres pour gouverner les voiles. De cette manière on se met à bord du navire espagnol, sans se mettre en peine s'il tire ou non, de sorte qu'en moins d'une heure on voit un bâtiment changer de maître.

Le partage du butin

Lorsque le bâtiment est rendu, on songe à soigner les blessés des deux partis et à mettre les ennemis à terre et si le navire est riche et qu'il vaille la peine d'être conservé, on se rend dans le lieu ordinaire de retraite, qui est pour les Anglais l'île de la Jamaïque et pour les Français celle de la Tortue. On met, sur le vaisseau pris, un tiers de l'équipage et personne n'a le privilège de commander à qui que ce soit d'y aller. On peut encore moins le faire de son propre chef, mais on tire au sort et celui sur lequel il tombe ne peut s'en dispenser, quand même il

(4) Cela met l'esclave à 300 livres. Les prix dépasseront au début du XVIII[e] siècle 1 700 livres « l'un dans l'autre », enfants compris.

(5) Aveugle, manchot et cul-de-jatte sont à parité. Curieux, l'aveugle ayant en général priorité.

(6) Le matelotage est ici intégral.

y sentirait de la répugnance, si ce n'est à cause de maladie ou d'incommodité, auquel cas son matelot ou son associé doit prendre sa place.

Quand on est arrivé au lieu de retraite, *on paie les droits de la commission au gouverneur* (7), ensuite le chirurgien, les estropiés et le capitaine s'il a déboursé quelque chose pour l'équipage. Après quoi, avant que de rien partager, on oblige tous ceux de l'équipage d'apporter ce qu'ils auraient pu mettre de côté, jusqu'à la valeur de cinq sols; et pour cela on leur fait mettre la main sur le Nouveau Testament et jurer qu'ils n'ont rien détourné. Si quelqu'un était surpris dans un faux serment, il perdrait son voyage, qui irait au profit des autres, ou on en ferait un don à quelque chapelle. De plus, on donne à chacun sa part de l'argent monnayé, et pour celui qui est fabriqué aussi bien que les pierreries, on les vend à l'encan au plus offrant et l'argent qui en provient est encore partagé. On en fait autant à l'égard des hardes et des marchandises, ensuite on divise l'équipage en plusieurs classes de six ou de dix hommes, selon qu'il est plus ou moins nombreux. Après quoi on fait autant de lots qu'il y a de classes; et chaque classe, sans se faire connaître, donne sa marque à une personne qui les jette toutes indistinctement sur les différents lots. Enfin chaque lot est repartagé en autant d'autres lots qu'il y a d'hommes.

Le butin étant ainsi séparé, le capitaine garde son navire, s'il veut; et personne ne retourne que tout ne soit consommé; ce qui ne dure que très peu de temps, car le jeu, la bonne chère, et les autres débauches ne manquent point.

C'est ainsi que les aventuriers passent leur vie; lorsqu'ils n'ont plus d'argent, ils retournent en course, quelquefois à peine leur reste-t-il de quoi acheter de la poudre et du plomb. Il y en a beaucoup qui demeurent redevables aux cabaretiers. Quand il vient des navires de France, et parmi ces navires le vaisseau de quelque aventurier, ils y trouvent leur profit, à cause de la dépense excessive de l'aventurier, à qui rien ne coûte, jusqu'à ce qu'il n'ait plus d'argent ni de crédit; car alors il se rembarque sans inquiétude et il ne pense qu'à aller caréner son bâtiment quelque part.

Les lieux que les flibustiers ont pour cela sont, à la bande du Sud de l'île de Cuba, de petites îles que l'on nomme les Cayes du Sud. Ils mettent le bâtiment à la côte, ils se divertissent et ne mangent que de la chair de tortue, qui est très bonne et qui leur fait évacuer toutes les mauvaises humeurs qu'ils ont amassées pendant leurs débauches. S'ils n'arrêtent pas là, ils vont dans le Honduras, où ils trouvent tout à souhait entre autres des femmes indiennes tant qu'ils en veulent. Ils vont encore dans Boca del Tauro, à la côte Castilla del Oro ou dans l'île d'Or, à celle de Carthagène, de Saint-Domingue, à cent autres lieux trop longs à nommer (...).

Après s'être bien divertis et avoir rétabli à loisir leur bâtiment et leur santé, ils se proposent un voyage et l'exécutent de la manière que je l'ai rapportée.

« Voilà la femme qu'il me faut ! »

Nous avons dit, plus haut, un mot des femmes blanches importées par les gouverneurs pour les « Frères de la Côte », afin, comme dit M. d'Ogeron, « de leur forger des chaînes »... les seules dont on pût charger de « libres butineurs ».

La formule de mariage vaut d'être reproduite. L'homme disait : « Qui que tu sois, je te prends; je ne te demande aucun compte du passé : réponds-moi seulement de l'avenir. » Et, frappant sur le canon de leur fusil, ils ajoutaient, pour qu'aucun malentendu ne pût subsister :

« Si tu me manques, il ne te manquera pas. »

Certaines de ces importées se montrèrent de maîtresses-femmes, en tout dignes de leurs seigneurs et maîtres. C'est ainsi qu'une Bretonne, qui avait pour nom — ou pour surnom — le vocable assez inattendu d'Anne Dieu-le-veut, veuve d'un boucanier ayant eu un différend avec un flibustier fameux, Laurent De Graff, entra chez lui le pistolet au poing.

Que croit-on que fit De Graff? Il ouvrit grands les bras, s'écriant :

« Voilà la femme qu'il me faut ! »

Mais l'histoire ne s'arrête pas là. La fille d'Anne et de Laurent n'ayant pas agréé la demande en mariage d'un galant et trouvant qu'il insistait trop... le provoqua en duel.

Assurément, l'union conjugale n'était pas seule pratiquée, et, bien que très souvent huguenots (comme Exmelin) et parfois gentilshommes, les Frères de la Côte ne mènent pas à terre triste vie. Ils n'ont pas besoin de lésiner. Une expédition comme celle de Maracaïbo — faite avec les neveux du gouverneur d'Ogeron, ce qui en montre bien le caractère officiel — commandée par Nau l'Olonnois, revient avec 360 000 écus, soit plus d'un million de livres, sans compter une cargaison de cacao et une autre de tabac. Chose extraordinaire, *tout fut remis à la masse*, ce qui, on l'a vu, ne pouvait être obtenu dans les escadres du roi... Et la conclusion d'Exmelin vaut d'être reproduite :

Tant que cet argent dura, nos aventuriers firent bonne chère; on ne voyait parmi eux que danses, que festins, que réjouissances, que protestations mutuelles d'amitié. Quelques-uns, heureux au jeu, gagnèrent encore de nouvelles sommes considérables et allèrent en France dans le dessein d'acheter quelques marchandises et de les négocier au retour, comme beaucoup d'autres qu'ils avaient vus profiter sur leurs camarades, en leur vendant du vin et de l'eau-de-vie, liqueurs que ces gens aiment passionnément et pour lesquelles ils donneraient ce qu'ils ont de plus cher. Si bien que les cabaretiers et les femmes, par le travail de leurs mains, en eurent la meilleure part. Le gouverneur eut aussi la sienne parce qu'il acheta la charge de cacao, avec le vaisseau que l'Olonnais avait pris, qu'il fit recharger de la même marchandise et qu'il envoya en France, sur quoi il gagna 120 000 livres, tous frais compris. Il méritait ce gain mieux que qui que ce soit; car il avait risqué tout son bien et fait des pertes considérables pour maintenir la colonie. D'ailleurs il aimait les honnêtes gens, les obligeait sans cesse, et ne les laissait jamais manquer de rien.

On imagine avec quelle bave d'envie à la bouche le pauvre matelot d'escadre ou de commerce — négrier par exemple —, relâchant là, ou y amenant sa « marchandise », écoutait ces histoires et voyait ces tumultueuses orgies... Aussi le bouclait-on soigneusement à bord, afin qu'il ne pût déserter.

Il est vrai que, les premiers temps passés, il n'aurait pu devenir alors flibustier : on acceptait, bien sûr, les déserteurs étrangers, mais non français. Et tromper le gouverneur était hors de question : aucun équi-

(7) Il est capital de noter que le versement passe en premier lieu. Il est de 10 pour 100 pour le trésor royal; les premiers gouverneurs y ajoutent 10 pour 100 à leur profit, mais emploient cette somme à l'amélioration de la colonie. Aucun ne ramena de fortune en France.

page ne pouvait lui être inconnu, parce qu'il offrait le seul comptoir où monnayer les prises. Passer à la Jamaïque anglaise ne devait pas être aisé et sans doute les « buccaneers » anglais (eux, sur mer, avaient choisi ce nom, *freebooter* ayant, dès le début, signifié chez eux pirate hors la loi) recevaient-ils mal; en tout cas, on n'y passa guère de chez nous avant l'interdiction de la flibuste française, et le mélange ne se fit que dans les expéditions à demi régulières en « mer du Sud », c'est-à-dire en Pacifique.

Des personnages étonnants

Les chefs flibustiers étaient des personnages étonnants. Voyons-en vivre quelques-uns.

Pierre le Grand, d'abord, Dieppois sans rien de commun avec l'empereur de Russie, initialement marin de commerce, passé à la flibuste.

Son bateau, armé de quatre canons et de 28 hommes, était minuscule et, de surcroît, « rendu », comme disent les marins. Il fallait vaincre... ou couler bas. Mais toutes les proies qui se présentaient dépassaient vraiment la taille, et surtout l'armement, affrontables.

Tant pis. A force d'attendre, il fallait se décider.

On décida de prendre en chasse la dernière... et la plus grosse !

Les courages, pétulants de loin, se mirent à décroître aussi rapidement que la distance. Pierre le Dieppois — qui commença alors à être le Grand — déclara que la décision prise serait tenue, et qu'il était sûr de son coup :

« Nous n'avons qu'à sauter à bord : les Espagnols ne penseront pas qu'un bateau aussi petit que le nôtre puisse songer à les attaquer; ils n'auront donc pris aucune précaution; nous nous emparerons de la chambre du capitaine et des soutes aux poudres, où il faudra mettre le feu, si nous ne trouvons pas moyen de nous en rendre maîtres autrement. »

L'équipage jura ses grands dieux qu'il obéirait et suivrait Pierre. Mais celui-ci ne s'y fia pas trop, et confia au chirurgien qui était son confident, le soin, non de « brûler les vaisseaux », mais de couler la coque de noix : il devait passer le dernier à bord de l'espagnol, après avoir ouvert le flanc du corsaire, non pas avec son scalpel, mais « à coups de pince », c'est-à-dire sans doute d'un levier de fer et non d'une de ses pinces hémostatiques.

Au bord de l'espagnol, quelques matelots avaient bien remarqué ce petit bâtiment qui approchait, et avaient prévenu le capitaine. Celui-ci, qui jouait aux cartes, vint jeter un coup d'œil et, méprisant, retourna à sa partie.

De nouveau, on vint lui dire que la barque semblait être à des corsaires; ne fallait-il pas au moins préparer deux pièces de canon ?

« Non, non », répondit l'hidalgo. Et il ajouta en manière de plaisanterie : « Qu'on prépare seulement deux palans, nous le guinderons à bord ! — comme une embarcation ou un colis. »

Le bateau des flibustiers arriva auprès de l'espagnol, et, la brise étant faible et la mer belle, se rangea aisément le long de son bord. L'*embelle* n'était pas très haute, chaque homme, armé de deux pistolets et d'un bon coutelas, put y passer sans peine. Le long de la lisse, les hommes de veille espagnols les regardaient faire avec indifférence et ironie.

Aussitôt, Pierre le Grand courut à l'arrière avec toute sa bande; il entra dans la chambre du capitaine, lui mit le pistolet sous la gorge, tandis que les hommes s'emparaient de la sainte-Barbe et de toutes les munitions, après quoi ils firent descendre tout l'équipage à fond de cale.

« Jésus ce sont des diables ! »

Hors les hommes de veille, aussitôt mis à raison, personne parmi cet équipage n'avait pris garde au petit bateau, et ne pouvait le voir, puisque, crevé comme prévu par le chirurgien, il avait déjà coulé. Aussi virent-ils venir à eux avec stupeur ces gens « tombés des nues » à bord de leur navire; au lieu de se défendre, ils se mirent à se signer, en criant : « Jésus ! Ce sont des diables ! »

Quand tous les ennemis — si l'on peut dire — furent bien assujettis aux fers et enfermés solidement, Pierre le Grand et les siens purent, avec des cris de joie et des rires énormes, constater l'étendue de leur triomphe : le navire qui s'était ainsi trouvé isolé était la Capitane de la « flotte d'argent », portant le vice-amiral des galions d'Espagne ! Il était chargé à plein de trésors et de vivres et, ce qui n'était pas moins bon car cela assurerait l'avenir, il était armé de cinquante-quatre pièces de canon, pour la plupart en bronze, pourvues d'une grande quantité de munitions.

Mais c'est ici que l'histoire devient la plus surprenante.

Après avoir déposé sur la côte déserte de Saint-Domingue leurs prisonniers, gardant pourtant pour la manœuvre quelques matelots (aussi disposés à servir ces maîtres-là que les autres), que pense-t-on qu'ils firent ?

Que, pourvus d'une si puissante unité, ils semèrent la terreur dans les parages ? Qu'ils accumulèrent les prises, ainsi que l'auraient fait la plupart des corsaires ?

Eh non !

Ils rentrèrent bien tranquillement en Europe, où, vendant le plus régulièrement du monde la prise et ses trésors, abandonnant définitivement l'aventure après cet unique coup d'éclat, ils jouirent en bons bourgeois de leurs richesses.

Avec l'air innocent d'un jeune loup...

A vrai dire, le cas fut à peu près unique parmi les flibustiers. Les autres capitaines eurent tous, soit moins de sagesse, soit moins de chance.

Pierre Franc, Dunkerquois, fut dans le second cas. Ayant armé un petit brigantin avec vingt-six camarades, il vint croiser, lui aussi, sur la route des navires marchands, mais, lui non plus, n'obtint d'autre résultat que d'épuiser les vivres et de ment qui ne flottait plus qu'à coups de pompes.

Il pensa donc qu'il fallait changer de navire et, pour cela, de méthode.

Il savait qu'à la rivière de la Hache, les Espagnols organisaient une pêcherie de perles. De malheureux indigènes y étaient employés à plonger — jusqu'à en mourir — depuis une douzaine de canots, groupés autour d'une barque un peu plus importante, la Capitane, le tout étant protégé par un navire de guerre, l'*Armadilla*, armé de vingt-quatre pièces de canon et de deux cents hommes.

Prenant l'air innocent d'un jeune loup, le brigantin de Pierre Franc s'approcha de la petite escadrille. Celle-ci, comprenant bien qu'elle avait affaire à un écumeur de mers, se rassembla auprès de la Capitane, y faisant passer les meilleurs de ses hommes, tandis que le « chien de berger », qui croisait à trop grande

distance, comme tous les navires de guerre de tous les temps, s'approchait lentement, remontant avec peine une forte brise.

A la nuit, Pierre Franc n'eut pas grand-peine à s'emparer de la Capitane, dont les cinquante occupants n'étaient guère belliqueux. Il était temps, car le brigantin, estimant avoir mission remplie, choisissait de lui-même ce moment, sans l'intervention d'aucun chirurgien, mais simplement écœuré que ses pompes fussent abandonnées un instant par les combattants, pour couler bas.

Mais le navire de guerre était maintenant tout proche. Que faire?

Pierre Franc fit descendre sous le pont tous les Espagnols et, leur laissant des gardiens armés et décidés, leur enjoignit de se taire. Quand l'escorteur, d'une dernière bordée, arriva sous le vent frais, dans la nuit noire, Pierre se mit à crier en excellent castillan :

« Victoire ! Victoire ! Le « ladrón » qui voulait nous prendre est pris ! Voyez son épave ! »

Puis il fit hurler « Victoria ! » par ses hommes, en roulant bien l'r.

Les militaires, entendant cela, crurent que la Capitane avait eu raison du corsaire, ce qui était assurément une magnifique victoire pour une barque perlière. Mais l'orgueil national n'en fut que flatté. Dans la grosse brise, une opération de transbordement était difficile, aussi dirent-ils qu'ils prendraient en charge les prisonniers le lendemain matin; que, d'ici là, on monte bonne garde auprès d'eux.

En son meilleur castillan, Pierre Franc répondit qu'il n'y avait rien à craindre, que d'ailleurs presque tous les « voleurs » avaient été tués.

Dès que le navire de guerre se fut écarté, Pierre mit à la voile et, dans la nuit noire, put prendre du champ.

Mais, hélas ! le vent mollit, tomba complètement. L'ex-Capitane perlière resta totalement encalminée à quelques milles du grand navire, jusqu'au matin, où, bien entendu, celui-ci l'aperçut et voulut lui donner la chasse. Toute la journée, les deux bâtiments se traînèrent sur le calme sans guère se rapprocher, ni hélas ! se distancer. Au soir, une jolie brise donna l'avantage aux Espagnols et Pierre Franc, voulant porter plus de toile que de raison, démâta.

La chance a tourné

La partie était perdue, mais non la vie. Il encloua les Espagnols prisonniers dans sa cale, et parlementa : ou bien il les ferait couler avec lui, ou bien il se rendrait, mais contre l'engagement de laisser à lui et à tous ses compagnons la vie sauve, et qu'on ne les emploierait pas, comme cela se faisait souvent, comme maçons pour bâtir des forteresses. Car, Exmelin nous l'a dit, les flibustiers appréciaient peu le travail manuel.

Les militaires acceptèrent le marché et conduisirent les flibustiers à Carthagène... où le gouverneur estima qu'il était déjà beau de leur avoir laissé la vie sauve après qu'ils eussent tué plusieurs de ses nationaux, dont un alférez (8), et les fit travailler à construire un bastion. Mais, en somme, il se montra bon prince, car, au bout de deux ans, il les fit mener en Espagne, d'où, libres, ils purent repasser en France... et de là en Amérique « pour se dédommager sur les Espagnols d'avoir travaillé deux ans sans salaire » !

Cette petite histoire, en somme plus cocasse que glorieuse, montre, d'une part, l'esprit inventif des flibustiers, d'autre part que les Espagnols les traitaient bien en combattants et les libéraient exactement comme en Europe on en usait avec les corsaires — sans s'inquiéter, dans un cas ni dans l'autre, qu'on risquât un jour de les retrouver ennemis. Ces mœurs, malgré certains côtés sauvages, n'étaient pas implacables.

(8) Sous-officier qui portait le drapeau ou l'étendard.

Tel « l'ange exterminateur »

Ensuite faudrait-il narrer les aventures — plus terrestres que marines en vérité, car la flibuste écumait aussi les rivages — de ce capitaine Roc, qu'Exmelin nous montre « adroit à manier toutes les armes dont se servent les Indiens et les Européens, aussi bon pilote que brave soldat, mais terriblement emporté dans la débauche. Il marche toujours avec un sabre nu sur le bras et si par malheur quelqu'un lui conteste la moindre chose, il ne fait point de difficulté de le couper par la moitié, ou de lui abattre la tête. »

Plutôt — n'ayant pas ici la place de nous étendre — citer le célèbre « Monbars l'exterminateur », qui, s'il vous plaît, était le plus authentiquement gentilhomme, et, en somme, un idéaliste. Dans le bon collège où il avait été élevé, il avait appris l'histoire cruelle de la conquête des Indes par les Espagnols, lu le récit du bon « évêque des Indiens », Las Casas, prenant la défense des malheureux indigènes et stigmatisant ses coreligionnaires. Monbars en avait conçu une haine violente contre les Ibériques.

Apprenant que la guerre avait éclaté, il s'enfuit de la maison paternelle et se présenta chez un de ses oncles, officier de marine au Havre, lui demandant d'embarquer. L'oncle le fit porter sur le rôle d'un corsaire dont il prenait le commandement.

A chaque voile aperçue, Monbars demande s'il s'agit d'un espagnol. Enfin, en voici un. Le jeune homme est si excité que l'oncle, estimant dangereuse son exaltation, l'enferme dans sa chambre.

Quoi ? L'abordage — dont Monbars entend les bruits — va se faire sans lui ?

Il enfonce la porte, saute à bord de l'assailli, l'épée à la main. Il frappe en tous sens, perce, taille, en démon plus qu'en escrimeur, tel « l'ange exterminateur ». Il devait, tout au long de sa vie, justifier ce surnom.

Le premier combat — à titre de corsaire alors — de Monbars apportait une riche prise : 30 000 balles de toile de coton, des tapis précieux, 2 000 balles de soie, des centaines de barils d'encens, de valeur inestimable, d'autres, non moins précieux, de clous de girofle, des diamants énormes (Monbars dit « comme des boutons d'habit » ; les jeunes gens voient grand). L'oncle était enchanté. Monbars, lui, flairait le sang des nombreux Espagnols tués.

On fit escale à la Tortue. Là, des boucaniers apportèrent à bord du porc fumé, en échange d'eau-de-vie, et se plaignirent de n'en pouvoir fournir davantage, les *lanceros* espagnols mettant à mal leurs boucans.

« Et pourquoi le souffrez-vous ? » interrompit le jeune Monbars.

Les boucaniers toisèrent le jeune homme, et répondirent avec colère :

« Nous ne le souffrons pas, jeune homme. Les Espagnols profitent que nous sommes à la chasse. Mais, nous allons nous grouper, et...

— Et, coupa de nouveau le fougueux adolescent, si vous voulez, je me mettrai à votre tête...

— A notre tête ? »

Ils se préparaient à corriger l'impudent.

« Entendez-moi ! Non, pour vous commander, mais pour me trouver le plus exposé. »

Cette fière et adroite réponse séduisit les boucaniers, qui ressen-

tirent aussitôt l'ascendant de ce mélange d'intelligence et de bravoure que l'éducation d'alors développait chez les jeunes gentilshommes. Certes, les boucaniers détenaient, eux, l'expérience, l'endurance, la force brutale, mais ce gamin possédait « du cœur », comme on disait, et de l'esprit. Malgré sa peau blanche, ils l'acceptèrent pour chef.

Ainsi commença l'une des carrières les plus étonnantes de la flibuste, d'une flibuste, non de rapine, mais de haine. Car, contrairement aux autres flibustiers, les trésors, le butin, les « noubas » à la Tortue, le jeu, même les femmes, ne l'intéressaient pas. Ce qu'il voulait, c'était du sang espagnol.

Toutefois, il ne se livra à aucune torture; il accepta même, par la suite, que l'ennemi se rendît, et il traita bien ses prisonniers.

Avec un regret : il faisait durer le combat le plus longuement possible, pour obtenir plus de morts, venger plus d'Indiens, et goûter plus longtemps la terrible volupté du sang.

On ne sait comment il mourut.

Jean MERRIEN ■

Une scène d'abordage.
Les flibustiers, groupés en bandes,
guettaient les vaisseaux espagnols
chargés de richesses.
Ils les poursuivaient avec ténacité,
s'en approchaient le plus possible,
lançaient leurs grappins
et se ruaient à leur bord. (Bibl. Nat.)

Un combat entre un bateau pirate
et le navire qu'il s'apprête à piller.
Les flibustiers faisaient preuve
d'une audace folle et s'attaquaient souvent
à des bâtiments bien plus puissants
et mieux armés qu'ils ne l'étaient eux-mêmes.
Les navires conquis allaient enrichir
le fameux trésor de la flibuste. (Bibl. Nat.)

Le flibustier « Montbars l'Exterminateur »
n'était pas un pirate comme les autres.
Issu d'une famille de gentilshommes,
il avait juré de venger les Indiens
massacrés par les Conquistadores.
Ce chef de la flibuste,
qui méprisait la rapine et les butins,
poursuivait les Espagnols
d'une haine implacable.
(Musée de la Marine)